

VII

Les journées qui suivirent l'installation dans cet asile d'hiver furent pour Noémie d'une douceur toute physique, et par suite irrésistible, qui la reposa, comme malgré elle, des semaines qu'elle venait de subir. Toutes les villes possèdent une sorte d'atmosphère morale qui flotte autour d'elles et que l'on respire sans bien en pouvoir analyser les éléments, de même qu'elles possèdent leur atmosphère matérielle où se combinent tant d'influences, soit bienfaisantes, soit dangereuses. Cannes est une ville de malades, et de malades anglais, c'est-à-dire qui veulent autour de leur agonie ou de leur convalescence cette solitude du *home* qui fait le premier besoin de tout Anglais. C'est pour correspondre à ce désir que les villas s'espacent le long de la côte, depuis la vieille cité qui masse sur la colline ses maisons serrées, d'une physionomie presque italienne, jusqu'à la pointe de la Croisette, où les grands pins ondoient au bord de la mer bleue, en face des îles... La plupart de ces villas sont entourées de jardins qui masquent au promeneur la vue de leur intimité. A de

certaines heures, comme au moment où la fraîcheur du coucher du soleil rend l'air meurtrier pour les poitrines délicates, les passants se font rares dans les rues encore toutes claires. Et nul bruit n'arrive aux demeures closes, sinon, lorsqu'elles sont voisines de la mer, ce roulement des flots dont même la monotonie inarticulée semble destinée à endormir mieux celui qui va s'assoupir pour toujours. A d'autres heures, c'est dans cette ville, silencieuse parfois comme le tombeau, des réveils heureux comme une espérance. Par les beaux matins, le ciel revêt les molles transparences d'un horizon italien ou grec. La ligne des montagnes neigeuses qui ferment le golfe se dessine toute blanche sur cet azur. Dans les creux des collines plus basses qui dévalent vers la mer en pente gracieuse, il semble que de la lumière violette traîne, emprisonnée. Sur une mer couleur de saphir, des voiles éblouissantes passent. Une douceur de vivre flotte dans l'air, qui nuance de rose des joues d'ordinaire trop pâles, et c'est une illusion de printemps qu'un nuage va dissiper. Mais justement ces passages de caressante lumière et de frissonnante mélancolie, ce silence et cette solitude, cette gaieté du soleil et cette froideur de l'ombre, avec leurs alternances soudaines, font la poésie originale de ce coin de monde, — une oasis d'éternelle

verdure profondément apaisante pour un cœur qui saigne; et Mlle Hurtrel ressentait, sans le savoir, cet apaisement, au fond du petit salon qu'elle s'était approprié, asile que garnissait une moisson de fleurs aux parfums enveloppants : narcisses blancs et jaunes, roses blondes et roses, mimosas dorés, pâles violettes de Parme et sombres violettes russes. Elle commençait à connaître ce qui est le seul bienfait des douleurs à lancinations périodiques. Elle apprenait à savourer, comme une jouissance, les insensibilités de l'intervalle des crises, ces anéantissements de l'âme épuisée qui n'a plus assez de force vive pour suffire à des attaques nouvelles de son mal.

Comme ces dames étaient arrivées très tard dans la saison, elles n'avaient pu louer qu'une villa d'assez médiocre apparence, qui se trouvait tout à fait la dernière sur la pointe de la Croisette, — au delà de cette romanesque et mystérieuse villa des Dunes, laquelle avait, cette année-là, pour hôtesse une malade impériale. Mais cette villa solitaire de la comtesse Hurtrel et de sa fille portait au fronton de son entrée un nom délicieux, qui avait, dès le premier jour, enchanté Noémie. Dans ce pays béni de la Provence, qui est véritablement un jardin d'hiver aux portes de l'Italie, la prodigalité des belles fleurs séduit d'abord les malades, et il en résulte, ou bien

qu'ils choisissent eux-mêmes pour désigner leur dernier gîte l'emblème de ces dernières fleurs qu'ils respireront, ou encore que les spéculateurs de terrains, devenus idylliques par calcul, se conforment à ce goût en parant, eux aussi, du souvenir de ces charmantes fleurs les maisons qu'ils veulent louer. Aussi toutes les demeures de Cannes s'appellent-elles, qui la villa des Bambous, qui des Mimosas, qui des Bruyères, qui des Anthémys, qui des Roses, qui des Muguets. Celle où la comtesse habitait avait nom villa des Cytises, à cause de la présence, dans le jardin, et par exception à Cannes, de deux de ces frêles arbustes que le peuple a si joliment baptisés : des pluies d'or. Et malgré la distance, comme Noémie, grâce à ses forces revenues, paraissait moins sombre, et que Mme Hurtrel avait retrouvé beaucoup de ses amis, le salon de cette villa au nom sauvage fut bientôt peuplé de visiteurs. Les cinq heures de la comtesse devinrent une occasion de rendez-vous pour beaucoup d'oisifs de cette plage, qui faisaient, eux aussi, partie de la vaste table européenne : véritables grands seigneurs en quête de distractions, demi-aventuriers de la haute vie en quête de hasards, diplomates en disponibilité, vieillards millionnaires qui finissaient de mourir au soleil. Tous ces personnages se rencontraient

aux Cytises, deux ou trois fois par semaine, à la fin des après-midi, et la comtesse échangeait avec chacun d'eux les petites nouvelles de l'aristocratie d'élégance de tous les pays, et Noémie offrait les tasses de thé, souriant et sans trop d'efforts. Les retours de la crise se faisaient moins fréquents, un rien de couleur reparaisait sur la pâleur blonde de son visage, et, comme l'hiver fut, cette année-là, d'une douceur exceptionnelle, peut-être la convalescence de cette âme se serait-elle achevée par la convalescence complète de ce corps délicat, si un des habitués de la villa n'avait présenté à ces dames un jeune noble anglais d'une singularité d'aspect et d'esprit tout à fait exceptionnelle, qui exerça, au bout de quelques visites, sur la pensée de la jeune fille une influence extraordinaire, — influence qui se comprendra mieux par une simple esquisse du personnage.

Cet homme, dont le nom est aujourd'hui célèbre parmi une élite d'initiés, s'appelait Sir Richard Wadham. Sa seule physionomie offrait, au premier comme au second regard, un je ne sais quoi de si étrangement différent de toutes les autres que, même à des années de distance, et ne l'ayant vu qu'une fois, la personne la moins observatrice l'aurait reconnu. Il était d'une taille un peu au-dessus

de la moyenne et d'une sveltesse de formes qui eût été déplaisante, si une souplesse presque sinieuse de ses mouvements n'eût donné à ce corps très mince une grâce un peu maniérée et serpentine, mais qui séduisait. Ce qu'il y avait de frappant en lui jusqu'au fantastique, c'était, sur ce corps frêle, une tête presque trop forte, avec un visage d'une fraîcheur d'adolescent, un tout jeune visage aux traits menus et qui semblait aussi lisse que celui d'une femme, où des yeux d'un gris pâle s'ouvraient rêveusement. La bouche charmante montrait, dans son sourire, des dents toutes fines et bien rangées, et cet ensemble s'encadrait dans la masse d'une chevelure jadis châtain, mais qui avait grisonné prématurément jusqu'à devenir presque blanche. Le contraste de cette extrême jeunesse de traits avec ce signe d'une sorte de vieillesse précoce marquait cette physionomie d'un caractère sans analogue. On éprouvait devant cet être énigmatique, ainsi que devant certains portraits de saints et de saintes, — celui, par exemple, de la religieuse de Port-Royal par Philippe de Champagne, au Louvre, — l'impression que la Vie Spirituelle était là, portée à son degré le plus intense. Mais l'air de quiétude comme répandu sur toute la personne de Sir Richard attestait que cette spiritualité n'était pas obtenue à force

de mortifications. Aussi naturellement que les autres hommes se meuvent dans le monde de la matière, celui-là semblait aller et venir, respirer et agir, dans une sorte d'éther raréfié. Il tenait d'ordinaire sa tête un peu penchée sur son épaule gauche; tout en parlant, il appuyait son index allongé sur sa tempe du même côté, — et l'on pouvait voir sa main toute en doigts, où brillaient plusieurs pierres précieuses, dont une large émeraude. Car il avait la passion des bijoux, et sa toilette offrait le petit ridicule d'une recherche un peu trop spéciale, où se révélait le souci de marquer d'une empreinte rare les moindres objets auxquels sa personnalité se trouvait mêlée. Il causait, et sa voix achevait d'en faire une créature unique, tant elle était musicale et pure, et si bien adaptée à cette délicieuse langue anglaise, la seule qu'il parlât ou qu'il voulût parler, comme s'il s'était imposé la règle de ne faire jamais rien de ce qu'il ne faisait pas à la perfection.

Il se rencontre rarement que la physionomie soit en accord complet avec la personne intérieure, — car la première, surtout dans les années de la jeunesse, est presque uniquement l'œuvre de l'hérédité, tandis que les mille égarements de l'éducation et du milieu concourent à déformer l'autre. Ce qui assurait à Sir Richard Wadham une place tout à fait à

part dans le souvenir de ceux qui l'avaient fréquenté, c'était l'harmonie de son être visible et de son être invisible. Celui-ci était simplement la traduction de celui-là. Ceux qui ont voyagé en Angleterre ont pu constater que la race s'y distribue en deux types très distincts : l'un prodigieusement robuste et positiviste, le second, tout au contraire, d'un idéalisme incomparable. C'est d'après des exemplaires de ce dernier type que Shakespeare, le grand connaisseur de l'âme de sa contrée, a dessiné certains visages de ses femmes, d'une suavité pourtant si vivante. A ce même groupe se rattachent plusieurs artistes singuliers, tels que le pauvre Cowper, qui mourut fou; le noble Shelley, pour lequel ce monde fut toujours un songe; tel encore l'incohérent Edgar Poë, dont les lettres intimes attestent qu'il conserva jusqu'à la fin, à travers ses charlatanismes et ses folies, le culte d'un amour véritablement angélique, au sens exact de ce terme. Sir Richard Wadham était un homme de cette tradition. Les principes essentiels de son activité n'étaient ni des sensations ni des sentiments. C'étaient des idées. Toute sa nature s'expliquait par une adoration religieuse de la Beauté, mais d'une beauté souverainement rare et pure. Né au moyen âge, il eût vieilli et il fût mort dans un cloître. Mais élevé par

un père que sa noblesse n'empêchait pas d'être radical en politique, et positiviste dans sa philosophie, Richard avait été détourné tout jeune d'un emploi pratique de sa dévotion native. Il avait connu à l'Université les lettres païennes, et c'est sur les choses de l'art que toute sa pensée avait reporté sa ferveur. Alors commençait de se développer dans sa patrie ce mouvement intellectuel, aujourd'hui achevé dans l'anarchie et parfois le ridicule, dont les peintres dits préraphaélites furent les initiateurs vraiment convaincus. Les tendances mythiques de ces artistes, leur souci de doubler de rêve toutes leurs créations, leur effort pour demeurer à la fois très symboliques et très réels, la complication de leur esthétique à demi païenne et à demi dantesque, leur sincérité enfin et leurs vertus de cénacle devaient attirer particulièrement un esprit possédé comme celui de Sir Richard Wadham par des exigences d'un ordre analogue. Il commença de peindre sous la direction du chef du chœur, de ce Gabriel Rossetti qu'il était si difficile d'approcher sans subir son influence et qui avait posé d'une manière neuve le grand problème des artistes modernes : la question du passage de l'idée à l'image, de l'analyse à la poésie, de l'esprit critique à l'esprit créateur. A partir du jour où ces préoccupations d'art furent en-

trées dans la pensée de Richard, elles n'en sortirent plus. Elles devinrent l'unique raison d'être de sa vie, et sa fortune considérable lui servit seulement à établir une solitude autour de ses songes. Depuis un an les médecins l'avaient envoyé à Cannes, redoutant pour lui la grande maladie anglaise, la consommation, fille du climat et de l'excessif travail de la race. Il avait acheté une villa sur la hauteur et aménagé dans cet asile un atelier duquel il ne sortait guère, absorbé par des essais d'une peinture toute d'idées, que ses amis disaient extraordinaire, — peu d'amis, car Sir Richard, par un scrupule imité de son maître Rossetti, et pour ne pas sentir peser sur sa fantaisie le jugement d'autres esprits, ne montrait ses œuvres quasi à personne. Lorsque de pareils procédés ne sont pas le résultat d'un maladif amour-propre, ils témoignent d'une énergique puissance d'Idéal et d'une ardente adoration de la Beauté. N'est-ce pas le propre de toutes les grandes passions, et d'elles seules, de n'avoir pas besoin de la présence d'autrui pour contrôler leurs bonheurs et encourager leur exaltation ?

La spiritualité de cet homme, cette spiritualité dont faisaient foi la coupe si noble de son front, la délicatesse de ses narines, la finesse de ses lèvres et la fierté de son regard, était si entière, qu'à trente-

deux ans il était aussi chaste qu'une vierge. Comme le grand besoin de sa personne avait été — par une sorte de moralité esthétique — de mettre en accord son existence intérieure et son existence extérieure, il avait pris en dégoût, dès ses premières années, tous les compromis de conscience, même ceux que les hommes les plus délicats ne se font guère scrupule d'accepter. Il lui eût été parfaitement impossible de s'abandonner sans remords aux curiosités ou aux accommodements de la volupté facile. Comme il n'avait jamais rencontré de femme qu'il aimât d'un amour profond, il s'était emprisonné dans une pureté de mœurs absolue; et cela, sans beaucoup d'efforts. Car, au rebours d'un préjugé universel, c'est un phénomène bien connu des confesseurs et des médecins, qu'une telle pureté peut être assez facile à conserver, pourvu qu'elle ait été absolue et qu'il n'y ait jamais eu développement des sens par le plaisir. Il est presque impossible de redevenir chaste. Il est possible de rester vierge, surtout lorsqu'il y a, si l'on peut dire, substitution de facultés, et que le démesuré fonctionnement du cerveau absorbe toute la sève vitale. C'était le cas pour Sir Richard. Il devait sans doute à cette exceptionnelle abstinence la candeur de visage et d'âme qui était le charme le plus séduisant de sa personne. Le raffi-

nement extrême de la pensée demeurait, chez lui, innocent et pur, au lieu de tourner à la corruption douloureuse comme chez la plupart des grands artistes de ce temps, qui ont tous, plus ou moins, connu la disproportion entre leurs délicatesses d'intelligence et la grossièreté forcée de leurs débauches. Seulement, car tous les états exceptionnels se payent tôt ou tard, cette façon de vivre avait conduit Sir Richard à une diminution, presque à un anéantissement, de ce que le langage commun appelle la sensibilité. Les personnes le laissaient presque indifférent. Il ne connaissait pas cette sorte de battement, charnel si l'on veut, mais si profond, de tout le cœur en présence d'un Etre. Par un inconscient égoïsme, il rapportait toutes ses impressions à son œuvre. Par suite les créatures humaines qu'ils rencontrait sur son chemin n'avaient pour lui qu'une valeur d'utilité intellectuelle. C'est dans un but de cet ordre qu'il s'était fait présenter à la villa des Cytises. Il avait vu Noémie passer en voiture, et la rencontre de ce visage d'une idéalité de contours rendue plus séraphique encore par la torture intime, ce teint délicieux, comme d'une rose malade, ces yeux qui disaient une âme digne de ce visage, cet or fluide de ces cheveux qui se dorait encore au soleil, tous ces détails d'une beauté si